

A la Comédie, Shakespeare est un sport de combat

RAPHAËLE BOUCHET, Date: Vendredi, 02 décembre @ 00:00:00
Sujet Culture

GENÈVE - Maya Bösch monte un «Richard III» sportif qui délaisse le texte au profit du corps. Trop ambitieux?

L'heure est au stretching sur les planches de la Comédie. On s'étire, on court, on saute. Ça et là, les crinolines dissimulent à peine cuissettes et maillots. Lorsque les spectateurs prennent place dans les tribunes, l'équipe entraînée par Maya Bösch s'apprête à livrer un match étonnant, Hunger! Richard III. C'est qu'ici, le texte est un combat, et la scène, un mini-stade. Coup de sifflet musical. La partie commence. Très vite, le capitaine s'impose. C'est Richard III (Frédéric Jacot-Guillarmod), le duc de Gloucester dont le destin inspira Shakespeare à l'aube du XVIIe siècle. Tyrannique et san guinaire, Richard accumule les meurtres, familiaux de préférence. Frères, femmes, neveux...

Les adversaires sont terrassés à mesure qu'ils entravent son accession aux goals (comprendre: le trône). De dribbles odieux en tacles politiques, le futur roi court à la défaite, sur un terrain de jeu devenu champ de bataille.

L'entraîneure-metteuse en scène convoque foot, rugby, boxe et rituels dansés, comme celui des All Blacks avant un match. Le théâtre est un stade sans foi ni réelle loi, mais sa violence n'est pas dénuée d'humour, façon Quentin Tarantino: Bang Bang! (My Baby shot me down), fredonne-t-on, comme en ouverture de Kill Bill: vol. 1.

Et la fable?

Seulement voilà, Maya Bösch n'affectionne guère la narration, qui se réclame du théâtre dit «post-dramatique». Finie la trame linéaire, déjà célèbre et mille fois jouée. Maya Bösch préfère les indices, se soucie d'énonciation. Depuis qu'elle s'est installée à Genève, la jeune Zurichoise a d'ailleurs privilégié les textes fragmentaires où l'histoire, rejetée au second plan, laisse apparaître un «je» disloqué ou choral. Le Théâtre du Grütli, qu'elle codirigera l'an prochain avec Michèle Pralong, dramaturge de ce spectacle, deviendra bientôt ce «laboratoire» où l'on n'aura de cesse d'en découdre avec la représentation.

A la Comédie, donc, les corps supplantent le texte. Face public, les comédiens déclament, monotones. Le nom des personnages est imprimé sur leur t-shirt, histoire d'aider les spectateurs à se retrouver dans la généalogie compliquée des Tudor et Plantagenêt. L'astuce tombe à plat: le texte est vidé de son sens. Du coup, le public non averti se mord les doigts: il n'a pas (re)lu la pièce et n'entend goutte à ce galimatias. Alors, Bösch contre Shakespeare, match définitivement nul? Pas sûr.

Cheval et ballon de foot

Car, la fable oubliée, on se raccroche au très bel habillage scénographique, conçu par Thibault Vancraenenbroeck. En arrière-plan, un cheval mort qui, sanglé, s'élève bientôt dans le ciel du théâtre. On pense d'abord à la fameuse phrase «Mon royaume pour un cheval», prononcée par un monarque anéanti. Mais l'installation rappelle aussi une oeuvre de l'artiste Maurizio Cattelan, qui, se targuant de mêler humour et horreur, suspendait un cheval empaillé au plafond d'un musée de Turin (Novecento, 1997).

L'équipe sportive, elle, ignore tout à fait l'animal. Plus surprenant encore, elle n'interagit pas du tout avec l'énorme ballon suspendu au-dessus de la scène et qui s'en approche dangereusement. On pense à Disparates, de Boris Charmatz, montré l'an dernier à Genève. L'interprète dansait au côté d'une sculpture géante qui n'existait sur scène que pour elle-même.

Parce qu'elle interroge elle aussi la non-collaboration entre les arts; parce qu'elle érige la scène en «lieu frontière» entre danse, théâtre et arts plastiques, la pièce de Maya Bösch suscite finalement l'adhésion, même au terme de quatre heures longuettes.

La Comédie, 6 bd des Philosophes, Genève, jusqu'au 18 décembre. Rés: 022 320 50 01.

Cet article provient de Le Courrier

<http://www.lecourrier.ch/>

L'URL de cet article est :

<http://www.lecourrier.ch/modules.php?op=modload&name=NewsPaper&file=article&sid=40528>

Culture Vendredi 2 décembre 2005

Richard III sue et saigne dans un fitness

Par Alexandre Demidoff

La jeune Zurichoise Maya Bösch empoigne à la Comédie la pièce coupe-gorge de Shakespeare qu'elle transpose dans une salle de gymnastique. Le spectacle trouve ses marques sur la fin et frappe fort au dernier round.

Vite, l'un des meilleurs morceaux du Hunger! Richard III, athlétique comme au stade, mais hélas inachevé, de la Comédie de Genève. A la fin du troisième round - cinq actes, cinq rounds à rallonge, quatre heures de combat, tel est le parti pris sportif de la mise en scène - une phalange de pugilistes charge Frédéric Jacot-Guillarmod, qui incarne le démoniaque Richard. Tous de fondre sur le jeune homme au crâne glabre, gibier d'un instant consacré roi de la chasse. C'est que la proie est portée en triomphe. L'odieux prince n'a pas trempé en vain sa dague dans le sang des siens: il est couronné et tout hébété de l'être.

Signataire du spectacle, la Zurichoise Maya Bösch, 32 ans, était guettée comme le sont toujours les outsiders qui dament le pion aux champions. Inconnue du grand public, cette jeune femme avide d'apprendre son métier à Berlin comme à Paris, vient de frapper un grand coup: c'est elle qui dès juin prendra à Genève la direction du Théâtre du Grütli, maison des indépendants qu'elle veut transformer en laboratoire de formes. Elle ne régnera pas seule: Michèle Pralong, ex-journaliste qui fut notamment conseillère artistique d'Anne Bisang à la Comédie, tiendra une partie des rênes. Ce duo est attentif aux mutations de la scène, à cet art mode - mais pas neuf - de démonter les fables, de les dissoudre parfois dans des tableaux vertigineux. Il a du panache aussi: il voulait imprimer sa marque à Richard III, l'ascension d'un mal-aimé au goût vampirique pour le pouvoir.

Alors, que donne ce Richard III pensé à quatre mains - Michèle Pralong signant la dramaturgie? Premier mérite, il est porteur d'une vision: Richard est ici une crapule sans magnétisme, la banalité du mal incarnée; les lords arborent des maillots comme au fitness et les reines veuves brillent dans des robes d'époque, comme si elles seules portaient la mémoire de la tragédie - comme genre ayant ses conventions, comme expérience de la mort et du deuil. Deuxième mérite, le tandem assume ses intentions: exit la psychologie manière Balzac ou Voici. Ce qui intéresse ici, c'est le muscle de l'ambition plus que l'âme des intrigants, l'inquiétude telle qu'elle suinte dans l'espace. Il y a là une idée physique de l'Å“uvre, très dans l'air d'un temps qui érige le corps en vecteur du drame et tant pis pour le texte.

Voilà pour l'échine: elle est solide, mais pas exempte de faiblesses sur les flancs. Desservi par une distribution inégale, le spectacle maltraite le scénario (d'accord, c'est voulu et puis Richard, sa parentèle, leurs alliances donneraient des migraines aux plus retors des généalogistes, mais quand même). Il est surtout encombré dans sa première partie de séquences gymniques dispensables et de choix d'interprétation

maladroits (cette tendance à vociférer ou déclamer, sous prétexte que le texte est un matériau, comme sur les scènes d'autrefois).

Bref, Maya Bösch, qui s'était distinguée jusqu'à présent sur la scène off genevoise par des spectacles aussi personnels qu'intimistes (en 2002, un Crave de l'Anglaise Sarah Kane captivant) tâtonne à vue et trouve parfois des formules spatiales qui impressionnent. Elle conclut surtout en force et en beauté son Richard III, comme si seule la chute du monstre l'avait intéressée. Comme s'il y avait là aussi, pour elle, l'occasion de mettre à mort un certain type de théâtre, celui qui respecte l'ordre du texte et en gomme parfois la nappe de fonds. Au dernier Festival d'Avignon, elle eût trouvé moult artistes alliés et un détracteur brillant: l'ex-conseiller de François Mitterrand Régis Debray, défenseur d'un théâtre plus classique dans le récent Sur le pont d'Avignon (Flammarion).

Le choc était donc garanti mardi, en présence de Patrice Mugny, patron de la culture à Genève. Dans la salle, les messieurs portent cravate. C'est soir de première. Sur scène, petite surprise, dix acteurs s'échauffent, on dirait le préambule de la Course de l'Escalade. Thierry Jorand boxe dans le vide, Matteo Zimmermann sautille, un autre teste sa foulée. Ultime réglage comme si la troupe était encore en coulisse. Au-dessus des valeureux, une immense sphère métallique ajourée évoque un ballon de foot. Au sol, au deuxième plan, un cheval taxidermisé, plus tard suspendu dans le vide, comme un présage funeste - «Mon royaume pour un cheval», hurlera au cinquième acte Richard fumant sur le champ de bataille.

Mais voici la troupe en première ligne. Sur les tee-shirts, les noms des personnages. Au milieu, Frédéric Jacot-Guillarmod articule, timide encore, la profession de foi fameuse de Richard, duc de Gloucester: «Je suis déterminé d'être un vrai scélérot.» Il est à l'œuvre à présent, assaillant Lady Anne (Christine Vouilloz) dont il a assassiné le mari. Il est censé l'ensorceler, la convaincre de s'offrir à lui. Chez Shakespeare ça marche, sur scène pas vraiment l'autre soir. De même l'entrée de Margaret (Barbara Baker), reine sanglante et déchue qui maudit Richard et ses frères de querelle. Elle déclame sans mystère et on ne l'écoute plus.

Tout captive enfin après le «break». Frédéric Jacot-Guillarmod infecte à petites doses sirupeuses la reine Elisabeth, dont il a fait exécuter les fils, prétendants au trône. Il veut obtenir d'elle la main de sa fille. Véronique Alain est alors formidable sur la pente de la tentation. Le plus fort advient dans le spectacle de Maya Bösch: Richard III à plat ventre sous le globe géant, rampant seul sur le champ de bataille où il joue son destin. Il est alors littéralement un corps fait ombre. Un pur négatif, zombie crachant son texte, submergé par les voix de chapelle ardente de commentateurs. C'est un requiem. La décomposition d'un ordre pourri et la recomposition de la matière textuelle dans le même mouvement - puisque le cinquième acte est en partie récrit. Là, on est chaviré, noyé par la nuit de Richard III, ces ténèbres soudain si pénétrantes.

Hunger! Richard III, Comédie de Genève, bd des Philosophes, jusqu'au 18 décembre.

Journée sportive pour les comédiens de «Richard III»

Maya Bösch met en scène Shakespeare à la manière d'un match. Scènes d'entraînement.

benjamin chaix

Publié le 13 octobre 2005

«Mettre à la place du personnage un sportif de la langue». Une telle indication tend à expliquer la présence des comédiens de Richard III sur la pelouse du Stade de Genève.

Nous sommes mardi matin, par un temps de rêve. Maya Bösch a donné rendez-vous à sa troupe à 10 h. La journée sportive peut commencer.

«Au début de l'année dernière, un de vos collègues journalistes avait écrit que je rêvais de représenter Richard III au Stade de la Praille. C'est si vrai que j'ai organisé cette journée d'entraînement en souvenir de ma boutade», indique Maya Bösch tout sourire.

En réalité, la future codirectrice du Théâtre du Grütli prépare sa mise en scène du drame historique de Shakespeare pour la scène de la Comédie. Le spectacle est programmé dans ce théâtre du 29 novembre au 18 décembre.

«Richard III est une histoire de pouvoir. Nous utilisons la métaphore du sport pour parler du pouvoir et par cette métaphore, nous ouvrons un espace de guerre». Décidément les notes de travail de Maya Bösch, obligeamment fournies par la dramaturge du spectacle Michèle Pralong, sont d'un grand secours.

Rituel maori des All Blacks

Car avant d'en prendre connaissance, le spectacle des onze comédiens en tenue de jogging s'appropriant le rituel maori des New Zealand All Blacks laisse songeur. Six femmes et cinq hommes se tapent sur les cuisses, sautent sur place en criant, accomplissent les gestes d'une sorte de picoulet bien en ligne.

Plus tard, Maya Bösch sépare les sexes et fait marcher les hommes et les femmes à la rencontre les uns des autres à travers toute la largeur du stade. Un ballon rond entre en scène. Chaque fois qu'un comédien le lance, un tonitruant cri de guerre élisabéthain accompagne son effort. Ensuite certains comédiens se détachent du cercle pour lire en chœur la pièce à haute voix, pendant que leurs camarades continuent à jouer en hurlant.

Des voix qui se mesurent à la déferlante du texte de Shakespeare, des comédiens qui s'affrontent par équipes selon les règles d'on ne sait quelle discipline, entre lutte, football et rugby, voilà de quoi Maya Bösch veut nourrir son Richard III.

Quand «sur la fable de Shakespeare vient se poser la fiction d'un match», les futurs spectateurs de Richard III ont intérêt à s'entraîner de leur côté. Le choc scène-salle promet

d'être à la mesure des luttes entre Tudors et Plantagenêts.

PRATIQUE

- *«Richard III» à la Comédie du 29 novembre au 18 décembre.*
-

Edipresse Publications SA, tous droits de reproduction et de diffusion réservés.

[Conditions générales](#) | [Contacts](#) | [Copyright](#) | [Charte](#)

Lever de Rideau

hunger! Richard III, Shakespeare au stade à la Comédie de Genève

Maya Bösch, jeune metteuse en scène qui a fourbi ses armes dans le théâtre contemporain, a choisi de s'expliquer avec Richard III, ce monstre de théâtre dont elle traque depuis longtemps l'extraordinaire modernité. Au titre de Shakespeare, elle ajoute une exclamation affamée et nerveuse, hunger!, qui claque comme le coup d'envoi d'une course haletante et dévorante vers le pouvoir.

Accompagnée de sa dramaturge Michèle Pralong, Maya Bösch a élaboré une transposition de la pièce au XXIème siècle. Une guerre du 15e siècle pour dire nos guerres, le théâtre de Shakespeare pour éprouver notre théâtre: tout cela pris dans une métaphore sportive, et donné comme un match. Tel est en deux mots le projet hunger! Richard III. Sur la scène de la Comédie transformée pour l'occasion en terrain de jeu, onze acteurs vont donner à entendre cet oratorio de violence et de lamentation dans un déferlement de souffles, de rythmes et de mots, orchestrés aussi précisément que le serait un opéra du Mal.

The World is a stage, disait Shakespeare. The World is a stade, répond hunger! Richard III, à la Comédie, du 29 novembre au 18 décembre.

Informations et réservations au 022 320 50 01 et www.comedie.ch

Ma-ve-sa à 20h; me-je à 19h; di à 17; relâche le lundi 6,

Bd des Philosophes

1205 Genève

Par Anne Bisang,

directrice de la Comédie de Genève

Copyright © 2002 L'Extension. Tous droits réservés.
Reproduction interdite sans autorisation.

<http://www.lexension.com>